

MADAME BLANCHECOTTE

A propos de *Rêves et Réalités*, le premier recueil poétique de Mme Blanchecotte, Sainte-Beuve écrivit :

« Quelques-unes des pièces de ce recueil sont d'un effet poignant. L'auteur, pour peu qu'il s'apaise un jour et qu'il rencontre les conditions d'existence et de développement dont il est digne, me paraît des plus capables de cultiver avec succès la poésie domestique et de peindre avec une douce émotion les scènes de la vie intime : car si Mme Blanchecotte a de la Sapho par quelques-uns de ses cris, elle aurait encore plus volontiers dans sa richesse d'affections quelque chose de mistress Félicia Hemans, et tout annonce chez elle l'abondance des sentiments naturels qui ne demandent qu'à s'épancher avec suite et mélodie ».

Et, dans la préface de son second volume, elle disait elle-même, parlant des encouragements qu'elle avait reçus de Lamartine, de Béranger, de Sainte-Beuve :

« Ces précieux témoignages m'ont soutenue dans les épreuves de ma vie difficile et trop positive, lutte perpétuelle entre les laborieuses obligations à remplir et le rêve à refouler. Puissiez-vous me tenir compte encore de ces circonstances pénibles, et vous les rappeler en lisant mes vers, auxquels le travail, le loisir et l'étude ont toujours manqué ! »

Augustine-Melvina Souville, dame Blanchecotte, était née à Paris en 1830. D'une humble condition, elle vivait de son aiguille et elle ne sortit de son obscurité qu'à force de volonté et de travail. C'est ainsi qu'elle apprit l'anglais, l'allemand, le latin et consacra à la poésie les heures qu'elle put soustraire à ses travaux de couture.

Béranger l'estimait beaucoup et Lamartine avait en elle une très sincère et affectueuse amie.

Elle mourut à Paris en 1897.

« Elève de Lamartine, — dit Théophile Gautier, — elle a gardé du maître la forme et le mouvement lyrique, mais avec un accent profond et personnel qui fait penser à Mme Valmore. Comme celle-ci, Mme Blanchecotte a souvent des éclats et des véhémences de passion d'une sincérité poignante. Elle a de vraies larmes dans la voix. Elle peut dire avec vérité : « Ma pauvre lyre, c'est mon âme. »

BIBLIOGRAPHIE : *Rêves et Réalités*, Paris, 1855. — *Nouvelles poésies*, Paris, 1861, in-18°. — *A Victor Hugo*, 1870, in-8°, 2 p. — *Les Militantes*, Paris, 1861, in-18.

CONSULTER : THÉOPHILE GAUTIER, *Rapport sur le progrès de la poésie*. Paris, 1866. — SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. XV.

SI TU L'AIMAIS...

Si tu l'aimais, pourquoi l'avoir trahie ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi feindre l'amour ?
Pourquoi prendre cette âme et prendre cette vie,
Pourquoi prendre ce cœur sans le tien en retour ?

Si tu l'aimais, pourquoi rester loin d'elle ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi cet air jaloux ?
Pourquoi ce doute auprès de son amour fidèle,
Pourquoi toujours la crainte et l'offense entre vous ?

Si tu l'aimais, pourquoi ne rien comprendre ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi tant l'éviter ?
Pourquoi, si devant toi son nom se fait entendre,
Pourquoi cette pâleur et pourquoi t'attrister ?

Si tu l'aimais, pourquoi ce long silence ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi la tant haïr ?
Pourquoi tout préférer à son indifférence,
Pourquoi défigurer ainsi ton souvenir.

Non ! tu ne fus qu'ingrat, tu n'es pas infidèle ;
Tu ne l'aimas jamais, toi qui fus adoré !
Tu compris quel bonheur c'était d'être aimé d'elle,
Et tu brisas la fleur, le parfum respiré.

OÙ NOUS SOMMES TOUS DEUX.....

Où nous sommes tous deux venus ensemble un jour,
Moi confiante, et toi, la trahison dans l'âme,
Moi, muette, absorbée en mon unique amour,
Toi rêvant l'abandon et simulant la flamme ;

Où nous sommes venus j'ai voulu revenir.
J'ai retrouvé le site aux horizons limpides ;
Le ciel est clair : qu'y peut l'ombre du souvenir ?
Jeune est le frais printemps : mon cœur seul a des rides.

Comme autrefois j'écoute au loin le bruit des eaux ;
Mystérieux accords de voix simples que j'aime,
Sur les branches posés gazouillent les oiseaux ;
Dans les hauts peupliers le murmure est le même.

O nature ! ô lumière ! ô jeunesse ! ô soleil !
Inexorablement le printemps vous ramène ;
La scène a beau changer, le décor est pareil :
L'âme seule reflète en soi sa propre peine.

Les bleuâtres coteaux, les forêts au fond noir,
Le fleuve au large cours enroulé de prairies,

Tout est là : j'ai voulu tristement les revoir,
Et laisser à leur brise aller mes rêveries.

Aux lieux ou tout m'a fui je souffre et veux souffrir ;
De mon bonheur perdu j'aime et hais la pensée ;
Je me repais du mal dont je n'ai pu guérir :
La peine se mesure à la joie effacée.

Et toi ? d'autres serments faits pour d'autres que moi
Dans ces lieux regrettés ont retenti peut-être...

Peut-être où je reviens me souvenir de toi,
Au détour d'un sentier tu vas réapparaître.

¶

J'ai peur... mon esprit erre et se trouve affaibli.
O brise des coteaux lointains, ô bois, ô fleuve,
Où j'ai semé mon rêve et recueilli l'oubli,
O champs, enveloppez de paix mon âme veuve !

ELLES

Comme un malade dans son lit,
Sans trouver le mieux qui le fuit,
Cherche une place un peu moins dure
Pour y remuer sa blessure ;

Ainsi, tout malade de toi,
Mon cœur se retournant dans soi,
Sans trouver la paix qui l'évite.
Remue et sans cesse s'agite !

Puisqu'il faut, sans pouvoir guérir,
Porter sa peine et la souffrir,
Oh ! du moins, s'il était possible
De la rendre un peu moins sensible !

Si, tout au fond de sa douleur,
On pouvait trouver pour son cœur
Quelque place mystérieuse
Qui paraît fraîche et moelleuse ;

Afin d'y coucher tout au long,
Son mal aigu, son mal profond,
Et, couvrant avec soin la trace,
Rendre immobile la surface !

Suprême agonie ajoutée
Aux tristesses de chaque jour,
C'est la dernière pelletée
Que je jette sur notre amour !

Encore une larme dernière,
Eau bénite du pauvre mort,
Et voilà mon cœur plein de terre
Comme une fosse, jusqu'au bord !

A présent les amitiés frêles
Folles fleurs d'un sol dévoré,
Pourront pousser leurs tiges grêles
Sur le pauvre mort enterré ;

Elles peuvent de leur verdure
Le couvrir comme il leur plaira :
La surface immobile et dure
Jamais plus ne s'entr'ouvrira !

LON LON LA

(CHANSON)

Lon lon la ! les jours se passent
Vides, misérablement !
Lon lon la ! les cœurs se lassent
D'errer éternellement !
Toujours la même folie,
Les mêmes tristes amours,
Et toujours la même lie :
Lon lon la ! toujours, toujours !

Lon lon la ! comme on se leurre
D'être ferme et d'être fier,
Lon lon là ! qu'on rie ou pleure,
Demain recommence hier !
Où l'on est tombé l'on tombe !
Nous ne cessons d'être fous,
Que les deux pieds sous la tombe :
Lon lon la ! dessous ! dessous !

Lon lon la ! d'un air de rondo
Je voulais railler un peu

Lon lon la ! ce pauvre monde
 Si morose dans son jeu :
 Mais une angoisse subite
 Vint pleurer quand je chantais :
 De soi l'on n'est jamais quitte,
 Lon lon la ! jamais ! jamais !

LES LARMES

Si vous donnez le calme après tant de secousses,
 Si vous couvrez d'oubli tant de maux dérobés,
 Si vous lavez ma plaie et si vous êtes douces,
 O mes larmes, tombez !

Coulez ! coulez longtemps et sans mesurer l'heure ;
 Laissez dans le sommeil mes esprits absorbés ;
 La douleur est moins vive alors que l'âme pleure :
 O mes larmes, tombez !

Mais si comme autrefois vous êtes meurtrières,
 Si vous rongez un cœur qui déjà brûle en soi,
 N'ajoutez pas au mal, respectez mes paupières :
 O larmes, laissez-moi !

Oui, laissez-moi ! je sens ma peine plus cuisante,
 Vous avez évoqué tous mes rêves perdus :
 Pitié ! laissez mourir mon âme agonisante ;
 Larmes, ne tombez plus !

LE PRINTEMPS

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
 C'est lui, c'est le vainqueur, c'est le héros superbe !
 Le voici plein les cieux en rayons éclatants,
 Le voici plein la terre en chaque touffe d'herbe ;
 Le glorieux printemps, le radieux printemps !

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
 O floraison sacrée, ô jeunesse éternelle !
 Tous les yeux sont d'azur, tous les cœurs ont vingt ans,
 L'âme ouvre frémissante à l'infini son aile :
 Le glorieux printemps, le radieux printemps !

Le glorieux printemps, le radieux printemps
O splendeur de beauté qui toujours recommence,
Fidélité de Dieu, miracles palpitants,
Flamme, lumière, amour, ô puissance et clémence ;
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

ES-TU BIEN SUR.....

Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes pas ?
Es-tu bien sûr de ton indifférence ?
Es-tu bien sûr, quand tu viens ou t'en vas,
De n'éprouver nulle ressouvenance ?
Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes pas ?

Es-tu bien sûr du sommeil de ton âme ?
Es-tu bien sûr, si je te tends la main,
De n'y rêver nulle étreinte de femme,
D'être aujourd'hui comme hier ou demain ?
Es-tu bien sûr du sommeil de ton âme ?

Es-tu bien sûr de ne rien regretter
Du songe ardent qui remplissait ta vie,
D'avoir assez du peu qui doit rester
Lorsqu'une telle allégresse est partie ?
Es-tu bien sûr de ne rien regretter ?

Es-tu bien sûr de m'avoir oubliée ?
Es-tu bien sûr que tu m'es étranger,
Que nul recoin de peine repliée
N'abrite un nom difficile à changer ?
Es-tu bien sûr de m'avoir oubliée ?

Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes plus
Et que ma voix ne trouble plus la tienne,
Que nos regards l'un dans l'autre éperdus
Ont séparé leur double flamme ancienne ?
Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes plus ?

SONNET

Bronze-toi, souffre à l'ombre, et, pour tous insensible,
Souris à qui te hait, sois calme en ta fierté :
Tais-toi, ne tente point une lutte impossible :
Comme on aime l'éclat, aime l'obscurité.

Laisse la foule en bas ; demeure inaccessible ;
Demeure impénétrable et demeure indompté.
Que ton secret soit peine ou bonheur indicible.
Garde l'indifférence et la sérénité.

Masque-toi, revêts-toi d'une implacable armure ;
Quel que soit dans ton cœur le nom de ta blessure,
Etouffe le cri sourd, ne le trahis jamais.

Si trop lourd est le poids en ton âme orageuse,
Va par les sentiers verts, par la vallée ombreuse :
Là tu pourras être homme et défaillir en paix.
